Les voyages du colibri qui voulait faire de son mieux

C'est la grosse tarte à la crème des admirateurs inconditionnels de Pierre Rabhi : le fameux petit colibri qui essaie, tout seul, d'éteindre le feu qui ravage la forêt, une goutte d'eau coincée dans son minuscule bec, sous les regards amusés des autres animaux qui préfèrent fuir. Quand l'un d'eux lui demande ce qu'il fait, il répond, “je fais ma part”.

Comme tout le monde, j'ai toujours entendu parler de cette histoire comme d'un conte moralisateur récité par Pierre Rabhi, qui en fait “une légende amérindienne”. Et je me suis souvent demandé d'où venait vraiment cette histoire, quelle est sa pré-histoire, avant que Rabhi n'en fasse sa marque de fabrique, au point d'intituler l'association créée autour de sa personne et de son discours, le mouvement des colibris.

Le Colibri version Rabhi

C'est donc la version la plus connue de cette histoire, en tout cas parmi le public francophone. On trouve mille et un sites internet qui répètent cette histoire, et nombre de vidéos où Pierre Rabhi la cite, encore et encore.

On peut l'entendre par exemple dans la vidéo ci-dessous, publiée en 2008 :

Tout de suite, une remarque sur l'utilisation qui est faite ici de l'histoire du colibri : Rabhi l'associe à un appel, son “appel aux 4000” de l'époque, c'est-à-dire pour fédérer autour de lui les bonnes volontés qui voudront bien l'aider, en finançant son projet à hauteur de 4000 € (oui parce que, les 4000, c'est pas 4000 personnes, c'est 4000 €...) : *“Les gens ont le pouvoir, il faut que la société civile prenne conscience de ce pouvoir, et qu'elle l'exerce, et dans ce cas-là, elle peut représenter une force qui peut participer au changement de l'humanité. J'appelle tout ceux qui ont compris notre message et adhèrent aux valeurs que nous essayons de promouvoir, qui estiment que ces valeurs sont importantes pour aujourd'hui, pour le futur, pour les générations futures sur notre planète, eh bien, à participer, de leurs moyens, pour nous aider à monter l'outil et à promouvoir les valeurs que nous partageons, dans cette mutualisation des consciences.”*

On voit donc que la parabole du petit colibri sert alors, vers 2008 donc, à ramasser de l'argent. Pour la bonne cause, certes, puisqu'il s'agit des *“générations futures sur notre planète”* (comment ne pas se sentir concerné ?), et puis le projet est particulièrement ambitieux, il s'agit ni plus ni moins que de *“participer au changement de l'humanité”*. Diantre !

Je me suis donc demandé depuis quand Pierre Rabhi, qui a commencé à publier des essais dans les années 1980, dans une indifférence relative jusqu'à ses succès des années 2000, s'est mis à utiliser le vaillant petit colibri. La trace la plus ancienne semble être son livre, La Part du Colibri, publié en 2006, un petit ouvrage de 40

pages dans lequel la parabole est présentée ainsi :

Ces constats obligent à se demander si l'humanité est encore en mesure d'orienter son destin vers l'indispensable humanisation, à savoir la construction du monde avec ce qu'elle a de meilleur pour éviter le désastre du pire. Cette question se pose à la conscience de chacun d'entre nous. Et en dehors des grandes décisions politiques que les États doivent prendre et pour lesquelles nous devons militer, il nous appartient également à titre individuel de faire tout ce que nous pouvons dans notre sphère privée et intime, comme nous l'enseigne la légende amérindienne du colibri, appelé parfois l'« oiseau mouche », ami des fleurs...

Un jour, dit la légende, il y eut un immense incendie de forêt. Tous les animaux terrifiés et atterrés observaient, impuissants, le désastre. Seul le petit colibri s'active, allant chercher quelques gouttes d'eau dans son bec pour les jeter sur le feu. Au bout d'un moment, le tatou, agacé par ses agissements dérisoires, lui dit : « Colibri ! Tu n'es pas fou ? Tu crois que c'est avec ces gouttes d'eau que tu vas éteindre le feu ? » « Je le sais, répond le colibri, mais je fais ma part. »

Telle est notre responsabilité à l'égard du monde car nous ne sommes pas totalement impuissants si nous le décidons.

Aujourd'hui, l'ensemble de la société planétaire est en crise, sociale, économique et écologique, avec des risques de changement climatique et d'effets écologiques prévisibles et imprévisibles.

Là encore, il est intéressant de regarder en détail comment Rabhi encadre la parabole du colibri : *“il nous appartient également à titre individuel de faire tout ce que nous pouvons dans notre sphère privée et intime, comme nous l'enseigne la légende amérindienne du colibri”*, *“Telle est notre responsabilité à l'égard du monde”*, *“l'ensemble de la société planétaire est en crise, sociale, économique et écologique”*. Le discours est donc volontiers catastrophique, un cataclysme global nous attend, la forêt qui prend feu n'est autre que la planète tout entière, et Rabhi n'hésite pas à dire à son lecteur qu'il a une part de responsabilité dans l'affaire. C'est mobilisant, pour dire le moins ! Mais c'est aussi culpabilisant. Evidemment, mis face à ce genre de tableau catastrophiste, on ne peut que vouloir être ce petit colibri, le seul qui ait le courage d'affronter l'incendie, plutôt que faire partie de la masse des animaux qui préfèrent fuir.

Rabhi présente donc la parabole du colibri comme une *“légende amérindienne”*. Mais malgré mes recherches, à aucun moment, ni dans son livre, ni ailleurs dans ses discours ou dans la “rabhisphère” en ligne, je n'ai pu trouver de source plus précise sur l'origine de cette histoire : c'est une légende amérindienne, point. Pourtant, il doit bien y avoir des références à cette légende, avant que Pierre Rabhi ne s'en empare et en fasse un mouvement. Sur le web francophone, c'est mission impossible : c'est toujours la version Rabhi qu'on retrouve, sur pléthore de sites qui répètent toujours la même histoire, visiblement héritée du discours et des livres de Rabhi. Et l'histoire est toujours présentée comme “légende amérindienne”.

Petite parenthèse à ce propos : raconter cette histoire comme provenant d'un peuple premier des Amériques, ça lui donne tout de suite beaucoup plus de gueule. Les lecteurs de Rabhi, écolos dans l'âme, sensibles au thème du retour à la terre, à la sagesse éternelle des peuples premiers supposés être en harmonie avec la nature, seront évidemment bien plus impactés par une parabole provenant d'un de ces peuples - aussi imprécis soit-il - que si l'histoire mettait en scène, par exemple, un simple pigeon des Buttes-Chaumont face à un feu d'artifices mal maîtrisé un soir de 14 juillet. Si l'histoire vient des Amérindiens, c'est qu'elle a traversé les âges, depuis un passé tout à fait idéalisé, pour arriver jusqu'à nous, lecteurs et auditeurs de l'Occident du 21e siècle. Et Pierre Rabhi se retrouve alors en “passeur” de cette sagesse, ce qui lui donne un rôle particulièrement important. Comme un prophète qui transmet la parole divine au peuple égaré, Rabhi transmet la parole ancestrale des Indiens d'Amérique au peuple écolo du 21e siècle. Snif, c'est beau.

Sauf que.

Sauf que cette histoire du colibri, on va le voir, n'a pas commencé avec Rabhi, ce n'est pas lui qui aurait retrouvé dans le folklore d'une quelconque tribu amérindienne (qu'il ne prend jamais la peine de préciser) une merveilleuse petite histoire, qui, par un heureux hasard, collerait tellement bien avec le discours qu'il tient lui-même de livres en livres sur notre responsabilité individuelle dans la catastrophe qui s'annonce.

Le colibri de Wangari Maathai

Wangari Maathai est une figure du militantisme écologiste africain. Née au Kénya en 1940, elle fait parler d'elle

dans les années 1970 avec son mouvement de la Ceinture Verte, toujours très actif de nos jours comme le prouve le site internet Green Belt Movement. A l'origine, Maathai avait fait parler d'elle en plantant, en 1977, sept arbres, en l'honneur des femmes qui mènent alors la lutte pour la protection de l'environnement en Afrique. La lecture de sa fiche Wikipédia montre une personnalité qui n'hésite pas à prendre des risques, et qui mêle allègrement la lutte pour la protection de l'environnement et celle pour l'émancipation des femmes en Afrique : *“Elle est également dirigeante du « Maendeleo ya wanawake » (Conseil national des femmes du Kenya). Elle aura eu trois enfants avant de divorcer en 1979. Son mari affirme alors au juge qu'elle avait un trop fort caractère pour une femme et qu'il était incapable de la maîtriser, le juge lui a donné raison. Pour avoir déclaré dans la presse que ce juge ne pouvait qu'être incompétent ou corrompu, elle est emprisonnée, pour la première fois, durant quelques jours.”*

From:
https://gregorygutierez.com/ - **Grégory Gutierez**

Permanent link:
https://gregorygutierez.com/doku.php/ecolopol/voyagesducolibri?rev=1490779531

Last update: **2017/03/29 11:25**